

Valsez-Cassis

François Wastiaux & Cie

J'ai rencontré Agnès Sourdillon et François Wastiaux au début des années 80, l'une bientôt comédienne chez Vitez puis Braunschweig, l'autre carabin sur le point d'abandonner ses études de médecine pour se lancer tête baissée dans l'aventure théâtrale. De mon côté, je m'apprête à œuvrer sur le cas Céline à la fac de Jussieu. De longues années d'amitié ont donc précédé tout projet artistique, bon signe. En 1988, François initie une adaptation du *Voyage au bout de la nuit*, sitôt rejoint par le comédien Barnabé Perrotey. Des fragments dialogués pour deux voix, celle de Bardamu bien sûr et celle, plus composite, de Robinson. On m'enrôle comme caution universitaire, ou plutôt regard extérieur. Me voilà thésard à mi-temps et conseiller dilettante (aux côtés d'Agnès). Les répétitions se bricolent un peu n'importe où – des sous-sols de Chaillot à un squat près de la gare de Lyon. Entre-temps, Nathalie Epron est venue peaufiner la mise en scène. Ça va se jouer six semaines au cinéma du Berry-Zèbre, à Belleville, en plein hiver 90. François & Barnabé sur le plateau nu, silhouettés de façon expressionniste, entre art pauvre de l'incarnation et narration distanciée. Un bijou de noirceur brute et de tendresse retenue. Économie de chauffage oblige, on s'enrhumerait vite dans la petite salle. Pendant le spectacle, on entend aussi la tenancière du lieu, alias Mamie-rock, soliloquer en rembobinant ses copies 35 mm pour la projection du lendemain ou l'écho des parties de domino entre retraités juifs & arabes du bar mitoyen ou la sortie parfois fracassante d'un pochtron local venu cuver ses apéros au dernier rang. Bref, c'est folklo. Céline dans son jus contemporain, qui prendra au dépourvu certains lecteurs du *Figaroscope* croyant assister à une lecture d'extraits par Fabrice Luchini. Ça mettra plusieurs années à tourner dans des structures subventionnées, tant le milieu théâtral néo-brechtien se méfie de cet auteur infréquentable. Il faudra attendre *Les Carabiniers*, doublement primé au Festival Turbulences de Strasbourg en 1992, pour que, dans son sillage, le *Voyage* se remette en route, l'année suivante, au Théâtre de la Cité Internationale. C'est pourtant à Céline que la Compagnie doit son nom de baptême : « valsez cassis », extrait de *Mea culpa*, je crois, et proposé par Barnabé, après bien des palabres.

Courant 1993, l'infatigable découvreuse Claudine Gironès, directrice du Centre Culturelle Le Maillon, à HautePierre, – banlieue strasbourgeoise de mauvaise réputation – nous demande (à François & moi) d'imaginer quelque chose avec les « jeunes du quartier ». Une pièce de Jean Genet, *Splendid's*, vient de paraître aux éditions l'Arbalète. Chiche, et si on proposait ça au petit groupe de volontaires

venus pour l'atelier-théâtre. Une pièce jamais montée nulle part, avec prise d'otages, gangsters et travestis. On mise sur le malentendu thématique, mais sans tricher sur l'essentiel : le dépassement poétique du réalisme chez cet auteur dont je ne cache rien du scandaleux parcours, ex-voleur, homosexuel, etc. Autant lâcher le morceau d'emblée, ça passe ou ça casse. Une dizaine de garçons et fille s'accrochent, apprennent le texte et suivent les répétitions intensives pendant leurs vacances scolaires. Il en restera six au final, début janvier 1994 pour jouer dans la grande salle, au grand complet, la pièce in extenso. Un moment de grâce absolu, hors programmation officielle. Par la suite, on remettra le couvert avec les mêmes dans *Combat de nègres et de chiens* de B.-M. Koltès, puis, sous l'impulsion de François et Arnaud Bailleur, dans *L'affaire de la rue Lourcine* de Labiche. Parmi ces jeunes amateurs, on n'a jamais perdu la trace de Bachir Sam, qui a d'ailleurs fait son chemin : ouvrier intérimaire pour le gagne-pain et comédien à part entière autant que possible. C'est lui qui endossera le rôle de l'incendiaire dans *Labo-Lubbe*, puis un des collégiens dans la version scénique d'*Entre les murs* mise en scène par François Wastiaux.

Parallèlement à ces expériences d'atelier, *Les Gauchers* ont vu le jour au Festival Dijon en mai. Agnès Sourdillon, qui cumule alors la responsabilité d'administratrice de la Compagnie, me donne la chair de poule sur scène, aux côtés de Barnabé Perrotey, autre pionnier de la troupe. Je passe des centaines d'heures à suivre montage lumières, répétitions, filages techniques. Et j'apprends à aimer ces presque temps morts collectifs où retoucher le texte sur le vif. Pour changer de registre, François monte ensuite son *Hamlet*. Je suis le chantier de plus loin, tout en discutant des enjeux « anti-héroïques » du chef-d'œuvre shakespearien. Ça donne un spectacle hybride, mêlant pantomime effrénée et texte au cordeau, costumes d'époque et provoc anachronique, riff de Jimmy Hendrix et cuivres de Luis Naón, le tout par une distribution magnifique, dont Agnès Sourdillon, Barnabé Perrotey, Buno Pesenti, Gilbert Marcantogni, Chantal Lavallée, etc..

En 1996, nouveau projet commun en gestation. Deux ans plus tôt, les éditions de l'Arbalète ont exhumé un inédit de Genet, *Le Bagne*. Un scénario retient d'abord l'attention de François, la pièce elle-même étant hélas inachevée. Après examen minutieux, j'y devine quelques coquilles évidentes. Je contacte aussitôt Albert Dichy, chargé entre autres du fonds Genet à l'IMEC, qui me permet la consultation des manuscrits du *Bagne*. Je découvre alors, outre l'ampleur des erreurs et omissions, l'existence d'une version antérieure de la pièce presque complète quoique non recopiée au propre. Laurent Boyer, des éditions Gallimard, m'autorise à inclure l'ensemble des ajouts et corrections pour le spectacle à venir, soit plusieurs dizaines de pages. Ce laborieux travail d'établissement du texte sera d'ailleurs signalé, avec une rare honnêteté, par Albert Dichy dans le volume des œuvres théâtrales de

la Pléiade qu'il a dirigé. Au cours de répétitions, François me propose d'assumer quelques apparitions – en maton et en « footballeur ». Je dois par exemple crever au cutter une bâche translucide pour y passer ma tête et dire quatre cinq phrases. C'est peu, mais assez pour avoir un foutu trou de mémoire, certains soirs. Mais le projet a beaucoup grossi en chemin : le *Bagne* s'inscrit désormais dans un triptyque, accolé à une version express de *L'Affaire de la rue Lourcine* de Labiche et surtout à un mélodrame musical *Requiem pour un bookmaker chinois* d'après le film de John Cassavetes. Sur ce dernier projet, François a étroitement collaboré avec le compositeur Luis Naón. On m'y a réservé un rôle de second couteau maffieux. Le tout s'appelle *La ronde des vauriens*, un marathon de quatre heures lors de la création à la Ferme du Buisson en janvier 1997. Hors le noyau dur de la troupe, quelques recrues d'exception : le stentor Michel Boudinat, un acteur fétiche de Novarina et le danseur Gianfranco Proddighe. Pour ma part, un souvenir de varicelle carabinée, 40 de fièvre et la gueule enfarinée de fond de teint, le soir de la première.

Par la suite, le compagnonnage avec la Compagnie Valsez-Cassis a trouvé sa vitesse de croisière idéale – en alternance. François a monté *Les Parapazzi* (1999), puis deux pièces burlesquement géniales de Nikolai Erdman, *Le Mandat* et *Le Suicidé* (2002), *Labo-lubbe* (2004) & *Portraits Crachés* (2006), puis *Entre les Murs* de François Bégaudeau (2009). Cette longue aventure commune m'a changé à mesure. Je n'aurais sans doute pas écrit mes bouquins pareils si je n'avais approché de si près la mise en scène : variation géométrique du plateau, acceptation des aléas & brouillages sonores, chasse aux moules verbaux de l'incarnation, découpage des corps & décor par la lumière... François m'a appris à déconstruire la plupart de mes idées reçues sur le théâtre, mais pas seulement. Il m'a aidé à sortir le textuel de sa sacralité livresque, à le remettre en bouche, en espace et en jeu collectif. Avec des hauts et des bas, trop de contre-pieds inutiles parfois, mais avec un goût du risque contagieux. Et deux trois intuitions qui traversent tous les spectacles commis ensemble : saper l'esprit de sérieux du didactisme antique & solennelle, assumer sans cynisme les aléas d'un rire dévastateur, révéler en creux la parenté secrète du poétique et du politique. Rien que ça. Si on est arrivé à en faire ressentir le tiers du quart, c'est déjà pas mal.

Y.P.

Montreuil, le 5 février 2010